

Voyager léger : François Jacqmin et l'aphorisme

Gérald Purnelle

De l'aveu même du poète, l'œuvre poétique de François Jacqmin nourrissait un lien privilégié avec l'aphorisme. Parmi les textes où il énonce et même revendique la dimension aphoristique de son écriture, la déclaration sans doute la plus éclairante, et qui nous servira de point de départ, figure dans un des deux entretiens qu'il a donnés à Pascal Goffaux : « En fait, mes poèmes sont des accumulations d'aphorismes, des aphorismes qui sont mis à la suite les uns des autres¹. »

Ce constat du poète, si assertif qu'il soit, pose quelques problèmes : quelle définition, quelle conception Jacqmin a-t-il de l'aphorisme ? Son assertion se vérifie-t-elle dans les faits du texte ? Enfin : comment situer cette écriture aphoristique dans un contexte plus large ?

Définir l'aphorisme

D'emblée, la multiplicité des définitions de l'aphorisme montre que la question est complexe.

Une première définition, ancienne et générale, fait de l'aphorisme une « proposition résumant à l'aide de mots peu nombreux, mais significatifs et faciles à mémoriser, l'essentiel d'une théorie, d'une doctrine, d'une question scientifique² ». L'aphorisme à ses débuts n'a donc *a priori* rien de littéraire. Il en va de même de son deuxième sens, qui excède les limites d'un domaine (une théorie...) pour tendre à l'expression d'une vérité d'ordre général : « proposition concise formulant une vérité pratique couramment reçue³ » ou « phrase, sentence qui résume en quelques mots une vérité fondamentale⁴ ». Cette portée générale de l'énoncé aphoristique va même jusqu'à se diluer en un « énoncé succinct d'une vérité banale ».

Sur le plan de la forme, ces définitions impliquent la brièveté de l'aphorisme. Sur celui du contenu et de sa visée, une autre acception et une autre pratique paraissent à la fois relever davantage de la rhétorique et s'opposer à cette intention généralisante, voire universelle : l'aphorisme est dans ce cas une « sentence brève qui résume un principe ou cherche à

1. Dans Pascal Goffaux et François Jacqmin, *Parole gelée*, Gerpennes, Éditions Tandem, coll. Alentours, 2006 (entretien de 1985).

2. CNRTL, en ligne.

3. *Ibidem*.

4. Dictionnaire Larousse.

caractériser un mot, une situation *sous un aspect singulier*¹ » (je souligne), une « courte phrase exprimant un principe ou un concept de pensée, souvent par un assemblage d'idées paradoxal, surprenant, voire comique² ».

L'idée exprimée par l'aphorisme n'est plus dès lors une vérité *reçue*, donc immédiatement partageable voire déjà partagée par le récepteur, mais une opinion singulière, une affirmation supposée produire un effet sur ce même récepteur ; en d'autres termes, l'aphorisme n'est plus un acte simplement locutoire, il devient illocutoire et perlocutoire. Et cette visée, ou cet effet, sont soutenus par des moyens rhétoriques tels que le paradoxe, la surprise, l'humour...

Dans cette voie, l'aphorisme devient progressivement un genre et endosse une définition plus proprement littéraire :

L'aphorisme est un énoncé autosuffisant. Il peut être lu, compris, interprété sans faire appel à un autre texte. Un aphorisme est une pensée qui autorise et provoque d'autres pensées, qui fraye un sentier vers de nouvelles perceptions et conceptions. Même si sa formulation semble prendre une apparence définitive, il ne prétend pas tout dire ni dire le tout d'une chose³.

Cette forme littéraire de l'aphorisme a ses maîtres, pensons à Cioran (*Précis de décomposition*) ou à Malcolm de Chazal (*Sens plastique*). Il eut surtout, chez nous, de remarquables praticiens au sein du surréalisme belge : Paul Nougé, Louis Scutenaire (*Mes inscriptions*), Achille Chavée (*Décoctions*).

Si l'aphorisme contemporain ne répond plus guère aux premières définitions, il peut néanmoins en conserver une tendance à l'expression d'une idée générale, tout en dotant celle-ci des caractères propres à sa modernité : nouveauté de l'idée, paradoxe, intention de surprendre ou de choquer. À cette intention de généralité, voire d'universalité potentielle du propos de l'aphorisme, s'oppose un point de vue davantage centré sur le locuteur et son expérience privée (en l'occurrence, le poète). Deux exemples d'Achille Chavée illustreront ces pôles, entre lesquels peut se déployer tout un prisme de moyens termes : d'une part, « On est toujours prisonnier de son dernier mouvement d'enthousiasme » ; d'autre part, « Je suis un vieux peau-rouge qui ne marchera jamais dans une file indienne ». On voit qu'au « on » du général s'oppose le « je » du singulier.

L'enjeu de notre approche de l'aphorisme chez Jacqmin sera notamment de voir quelle position ses phrases aphoristiques occupent dans ce prisme.

-
1. Wikipedia.
 2. Dictionnaire des francophones, en ligne.
 3. Wikipedia.

Achevons au préalable de situer Jacqmin dans son contexte, en rappelant un fait évidemment bien connu : l'appartenance de Jacqmin au groupe *Phantomas*, dont tous les membres, à des titres divers, ont pratiqué l'aphorisme, dans ses formes les plus littéraires, modernes et surréalistes. Le post-surréalisme de *Phantomas* s'y prêtait, et à Marcel Havrenne (dont quasi toute l'œuvre ressortit au genre), Paul Bourgoignie ou Théodore Koenig s'ajoutent les frères Piqueray ou Joseph Noiret, mais aussi des poètes proches de *Phantomas* (et publiés dans la revue) comme Jean Dypréau¹.

Du reste, Jacqmin lui-même a signalé la place de l'aphorisme dans *Phantomas* et son propre attachement à cette forme, sans toutefois surévaluer le lien entre les deux faits :

Il y a une chose qui caractérise le groupe *Phantomas*, c'est son amour de l'aphorisme. Un aphorisme pour un Français est une sentence moralisante. Je ne sais pas ce que le Robert ou le Littré disent à ce sujet-là. Tandis que dans le chef du groupe *Phantomas*, et parmi les surréalistes belges en général, l'aphorisme est une sentence qui est à mi-chemin entre la plaisanterie, la poésie, le goût de l'insolite et l'ambigu. C'est un mélange très particulier. Les aphorismes à la belge, vous en avez vu. Nous pratiquions beaucoup cela. Pas moi en particulier, mais nous avons en tout cas un très grand amour de l'aphorisme. Personnellement, j'étais prêt à accueillir l'aphorisme parce que j'ai toujours été un grand lecteur des moralistes français et une personne qui m'a toujours intrigué et intéressé, c'est ce moraliste français Joseph Joubert. Les sentences, les réflexions, les pensées de Joubert m'ont pratiquement accompagné depuis l'enfance. Personnage très séduisant, très doux, qui écrivait très bien. Un exemple des pensées de Joubert : « Le bruit du tambour dissipe la pensée. C'est pour cela que cet instrument est éminemment militaire². »

« Pas moi en particulier » : premier indice d'un possible écart entre la pratique plus « orthodoxe » (surréalisante) de ses coreligionnaires et sa propre conception (plus tardive dans son discours) de l'aphorisme. La référence à Joubert situe l'intérêt du poète pour cette forme en amont (historique) du (post-)surréalisme belge.

Un usage du mot

Commençons par certains usages que Jacqmin fait du mot. *Aphorisme* est un de ces mots auxquels il recourt pour qualifier le travail des autres —

1. V. Jean Dypréau, *La Lueur des mots*, Le Taillis Pré, coll. Ha ! », 2008.

2. François Jacqmin dans « Gaëtan Lodomez s'entretient avec François Jacqmin », dans *Écritures multiples*, Groupe Vérités, n° 46, juin 1983. V. aussi François Jacqmin, *Le Poème exacerbé*, 1992, p. 25 : « L'aphorisme, le poème court et plaisant, le calembour, l'écriture "naturelle" nous étaient particulièrement agréables. »

non pas tant les poètes, qu'il commente peu et chez qui la pertinence du terme est obvie quand il échoue¹ —, mais les artistes (*lyrisme* est un autre de ces mots qu'il *déplace*² d'un domaine à l'autre). Florence Fréson « fait preuve d'une vigilance sans relâche afin d'empêcher que la pierre ne devienne un concept ; il faut que la dureté de celle-ci conserve son état d'aphorisme de la taille³ » ; « Ses dalles sont des aphorismes de pierres : ce qui est vu, chez elle, est facile à transporter³ ». Appliqué à des œuvres d'art, l'emploi métaphorique du mot implique dureté, conservation, une retenue devant le sens (la pierre ne doit pas devenir concept) et une légèreté comode. Il en va de même pour l'œuvre de Domela :

Il n'est pas entièrement faux de dire que chaque œuvre constitue un aphorisme que sa solidité place au-delà des intrigues du temporel⁴.

Ou :

On dirait quelquefois des aphorismes génétiques : il s'agit en eux de ne rien perdre, sinon de retrouver la mémoire de l'existence.

L'aphorisme artistique fige le temps et conserve la matière par sa solidité.

L'occurrence la plus riche d'*aphorisme* dans la critique de l'œuvre de Domela par Jacqmin constitue, à travers ce même emploi métaphorique (littéralement : déplacé), une parfaite définition du genre par le poète :

[...] chaque objet que réalise Domela se porte surtout garant d'un signe, d'une communication. On dirait des aphorismes arrêtés dans l'objet, des mots qui se sont saisis de la passion de la matière et qui se sont confiés exclusivement à elle. Il prend la forme comme une expression, un aphorisme concret qui s'en tient à la disposition de la composition. C'est un aphorisme replié sur lui-même que l'on constate dans l'œuvre de la plupart de ces compositions. Et en vérité nous lisons fort bien ici une phrase matérielle qui se livre à la répétition interne de sa propre signification. C'est une signification repliée sur elle-même. Il y a quelque chose de très circonspect dans l'écriture de Domela. Ses mots sont achevés, construits, conçus et réalisés à partir d'eux-mêmes. Ses phrases sont parfaitement achevées, construites.

Bien des traits sur la base desquels Jacqmin voit dans l'œuvre plastique l'équivalent d'un aphorisme renvoient à sa conception de l'écriture :

-
1. Il parle toutefois de « l'aristocratie de l'aphorisme » propre à Marcel Havrenne dans un texte d'hommage (« M. H. ou la flore de l'être », dans *Phantomas*, n° 9, automne 1957, p. 14).
 2. Dans « Florence Fréson », catalogue Fréson – Hamelryck, Bruxelles, Atelier 340, 17 mai – 29 juin 1986, dactylogramme ML 8241/1, dactylogramme ML 8241/1.
 3. Dans « Sculpture de Florence Fréson », inédit, dactylogramme ML 8241/2 (1986).
 4. Dans « Domela / 100 pages », ensemble inédit, dactylogramme ML 8065/1 (1985).

- la « répétition interne de [la] propre signification [de l'œuvre] » fait référence à la tautologie de la phrase¹ (au-delà du terme d'*aphorisme*, il utilise d'ailleurs les termes d'écriture, de phrase et de mots) ; cette tautologie fait partie pour Jacqmin des fondamentaux de l'œuvre d'art, comme le dit un des textes de l'ensemble inédit *L'Art et le Néant* : « [...] ainsi l'art est-il nécessairement un produit tautologique de la pensée, une inlassable répétition d'elle-même² » ;
- la circonspection paraît référer à la recherche du mot juste dans le poème ; dans un autre texte du même ensemble inédit relatif à Domela, Jacqmin écrit : « On sent fort bien que [*sic*] chez Domela la forme, le travail de la formule : il est à la recherche du mot juste, celui qui va enfin coïncider avec le silence de l'expression parfaite³ » ;
- enfin l'œuvre est construite comme un poème.

Ce dernier point est important, car il nous permet de revenir au discours du poète sur l'écriture proprement dite, et sur sa conception de l'aphorisme.

L'aphorisme et la phrase

Tout d'abord, il y a pour lui une identification quasi totale entre l'aphorisme et la phrase : celle-ci tend à devenir celui-là, celui-là se limite à celle-ci :

pourra-t-on trouver
dans ce jour une seule phrase
un aphorisme plus caustique
que le soleil, une sentence
qui tombe plus drue que l'étonnante
pluie de feu⁴

-
1. C'est dans *Le Poème exacerbé* (p. 78-79) que Jacqmin nomme le plus explicitement la place de la tautologie dans sa poésie : « Outre le déroulement du récit que je m'applique à donner à mon poème, il est une circonstance beaucoup plus profonde qui me guide vers cette disposition : c'est ma volonté de donner un caractère tautologique à ce que j'écris. La tautologie, c'est-à-dire l'affirmation répétitive, la confirmation insécable, le retour du même au même, l'infatigable évidence qui provoque à la fois l'espoir et le désespoir de l'intelligence, la tautologie, dis-je, est un des ressorts les plus puissants de ma poésie. [...] J'ai le sentiment que la tautologie élève le texte à la hauteur de ce qui est : elle n'invente rien et ne dissout rien. La tautologie revient à sa première donnée, qui est effectivement une donnée, et non une création. »
 2. Dactylogrammes ML 8015/1 et 8015/2 (1986).
 3. Cf. « [Le] silence [de l'arbre] l'emporte déjà sur / la lutte de l'homme pour le mot juste » (*Les Saisons*).
 4. *Le Candélabre des oiseaux*, cahier A, 24 avril 1991 (ML 8027/10).

Sur le plan formel, la phrase-aphorisme paraît osciller pour Jacqmin entre deux acceptions :

- d’une part, la forme classique de l’aphorisme, soit une phrase entièrement autonome, selon les catégories que nous avons vues (de Cioran aux surréalistes et aux membres de *Phantomas*) ;
- d’autre part la phrase comme composante du poème.

Voyons comment Jacqmin a pu pratiquer ces deux formes de l’aphorisme.

L’aphorisme autonome et l’aphorisme-poème

L’aphorisme « pur », produit sous la forme d’une phrase autonome, est relativement rare chez lui, et il ne fait guère l’objet d’une théorisation. On en trouve néanmoins des traces irrégulières, en marge ou même au cœur de son écriture de poèmes.

1. À diverses époques, le poète a rassemblé de brèves séries d’aphorismes, propres à être publiés comme tels, mais qui, sauf exception, ne l’ont jamais été (ce sont les ensembles que nous publions dans ces *Cahiers* et que suit cette étude). Ces ensembles sont rares : l’aphorisme autonome n’est pas un produit abondant chez Jacqmin. Certaines séries sont thématiques (la musique, la pierre), d’autres non. La plupart ont une portée et une tonalité philosophique commune avec la poésie de Jacqmin ; la subversion, la provocation et l’humour explicite sont rares (cf. l’ensemble « Ça peut aller » ; l’humour implicite, plus propre à Jacqmin, est évidemment omniprésent¹). À cet égard aussi, donc, François Jacqmin accuse un léger décalage par rapport aux autres membres *Phantomas* : il est bien « le membre le plus tranquille de la Belgique Sauvage² ». De ces ensembles, les uns cherchent ainsi à adhérer à l’esthétique collective (tels les trois collages découpés de journaux, qui ne sont pas sans évoquer, de loin, Breton ou Nougé, et de plus près l’esprit de *Phantomas*), les autres sont bien davantage liés à l’écriture fondamentale de Jacqmin.

2. Car l’aphorisme autonome peut prendre d’autres voies chez lui. Ainsi nomme-t-il « aphorismes » les très courtes phrases ou les courts poèmes qu’il fournit aux artistes pour être associés ou intégrés à leurs œuvres. On connaît, d’une part, les *Dix aphorismes crépusculaires* publiés en 1987 avec des gravures de Guy Boulay³ : il s’agit de poèmes courts, qui sont toutefois, pour la plupart, constitués de deux phrases et non une. Par ailleurs, quand

1. Cf. Laurent Robert, « François Jacqmin, auteur comique », dans « François Jacqmin », dossier dirigé par Gérald Purnelle et Laurent Demoulin, *Textyles*, n° 35, 2009, pp. 64-80.

2. Incipit du *Poème exacerbé*, p. 9.

3. V. François Jacqmin, *L’Œuvre du regard*, Châtelaineau, Le Taillis-Pré, coll. « Ha ! », 2012.

Serge Vandercam lui « demande une phrase, un aphorisme pour graver sur une de ses céramiques¹ », c'est bien le même vocable qu'emploie le poète.

3. Plus généralement, pour Jacqmin, le poème court tend vers l'aphorisme, ou du moins à lui être confronté ; ainsi dit-il des milliers de poèmes de l'entreprise avortée de *L'Être* :

Ces poèmes se composaient habituellement que [*sic*] de trois ou quatre lignes. Différents du haïkaï, ils ne possédaient ni [*sic*] la souple et nostalgique sagesse de ceux-ci. Ce n'étaient pas davantage des aphorismes, car ils n'en recelaient ni l'esprit ni la pointe. On ne met pas la foudre au service de la philosophie. On s'offre à l'éclair, et l'on ne construit pas².

Les qualités de l'aphorisme sont ici clairement définies par contraste. Tout poème court n'est pas forcément un aphorisme, mais celui-ci est *a priori* un avatar du poème court :

La matinée est pluvieuse. J'écris vingt-cinq courts poèmes, ou aphorismes « ontologiques », et c'est tout ce que je parviens à sortir de mon cerveau aujourd'hui³.

Et dans sa brièveté, il doit tendre tout entier à s'identifier à la pointe... d'un sonnet ?

4. Jacqmin a produit des figurations peintes ou calligraphiées de sentences extrêmement courtes, qu'il nomme également aphorismes :

Je n'ai pas mis le nez dehors. Levé assez tard, je me suis appliqué à réaliser un petit dessin qui est, en réalité un aphorisme décoré « Le lecteur idéal, c'est celui qui devient l'auteur de ce qu'il lit », et qui est destiné à une petite manifestation organisée par la Bibliothèque de la Province de Liège⁴.

Ci-après trois exemples de ces œuvres textuelles et plastiques.

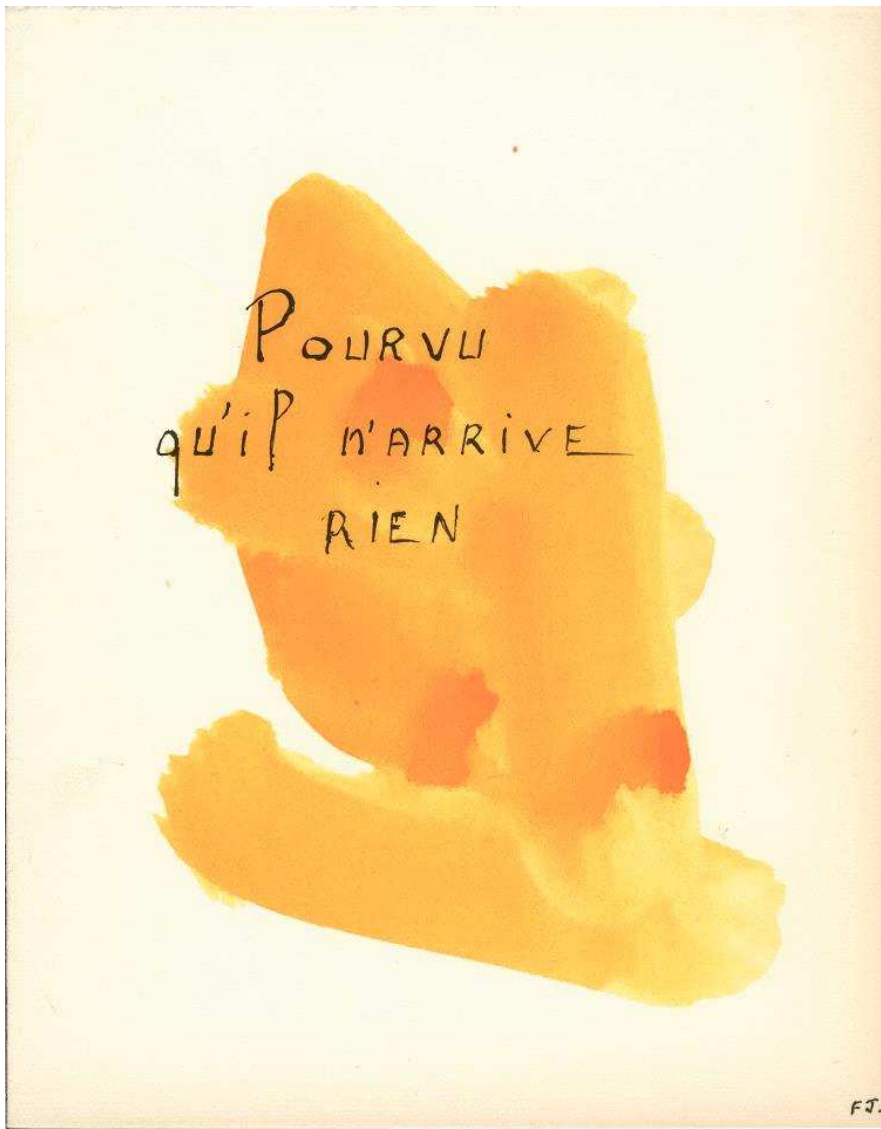
Bien que leur rhétorique soit sensiblement différente des aphorismes plus classiques de Jacqmin, ces sentences ont bien pour point commun avec eux leur (extrême) brièveté.

1. Journal, 14 novembre 1989, ML 8000/13.

2. *Le Poème exacerbé*, p. 45.

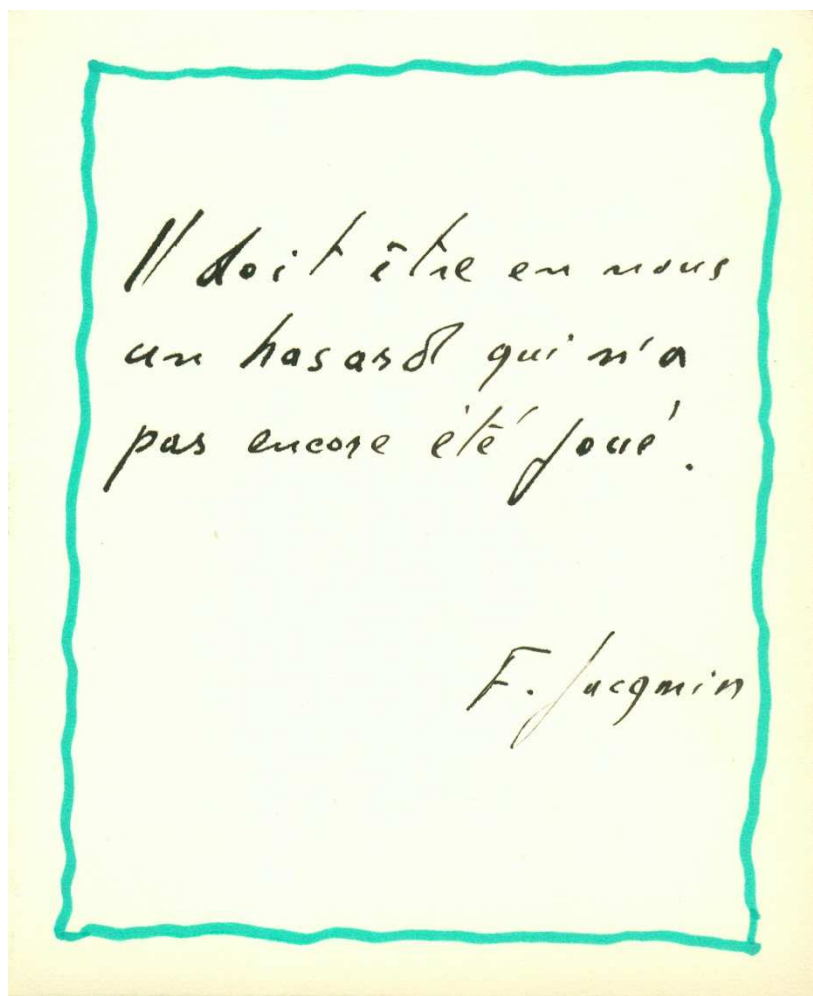
3. Journal, 5 janvier 1989, ML 8000/13.

4. Journal, dimanche 21 janvier 1990, ML 8000/14.



il s'agit de
constituer
notre parole
en une
éloquence
impraticable
au
discours.

F. JACQUIN 92



5. Le contexte qui a favorisé son goût pour l'aphorisme a été relevé par le poète lui-même :

Je suis quelqu'un d'obsédé par l'aphorisme, j'ai toujours pratiqué ça. À *Phantomas*, on a toujours pratiqué ça, le contrepet, le double sens et j'en ai été marqué¹.

Il a toutefois conservé deux documents anciens qui révèlent que l'aphorisme est une pratique bien sensiblement ancienne et remonte en fait à ses débuts dans l'écriture.

1. Dans l'entretien mené par Antonio Moyano et Gérard Preszow et publié dans *Revue et corrigée*, n° 17, 1984.

1947 : François Jacqmin a 18 ans, il est rentré d'Angleterre depuis un an (janvier 1946). Sa culture est anglaise, et sa maîtrise du français (et de son orthographe) peu assurée. On possède deux cahiers dont le premier porte le titre *Philosophical memoranda* et les dates de 1946-1947¹ ; y voisinent des poèmes en anglais et des pensées de longueurs variables : une séquence non numérotée (« Métamorphoses »), une séquence de 53 paragraphes numérotés (« Nouvelles pensées, maximes, sentences, etc. ») et une séquence de LXXVI à I (« Pensées diverses »). Si le terme d'*aphorisme* n'appartient pas encore au lexique du jeune Jacqmin, *sentence* et *maxime* indiquent bien les modèles de ces pensées : Joubert, nommé plus tard par Jacqmin, mais aussi, peut-être, La Rochefoucauld ou Chamfort. Qu'on en juge par cet échantillon, choisi parmi les textes les plus courts et donc les plus proches de l'aphorisme :

1. Je rabaisse les hommes et je désire leur estime. Qui ne voit la contradiction !
 5. En l'homme le cœur est la seule chose qui ne vieillit pas.
 8. L'esthétique sera désormais ma seule morale.
 9. Le laid est par conséquent plus condamnable que l'immoral.
 27. L'homme est si avide de dénigrer l'homme qu'il a rabaisé son altruisme au niveau de son égoïsme même.
 31. À l'esprit de profondeur j'oppose l'esprit de bon sens.
 38. Le sexe peut avoir de la beauté, mais la beauté n'a pas de sexe...
 41. Heureux ou non heureux chaque homme désirerait une récompense pour avoir vécu la vie.
 - XX. Quand un homme dit à un homme, tu es sot, celui-ci en est blessé tout comme si on lui avait arraché son plus profond secret.
 - VII. La perfection ne se trouve pas plus en l'homme que dans la nature.
- On note toutefois qu'un discret esprit de subversion vient colorer le moralisme apparent du jeune philosophe. Et ne peut-on voir les prémices d'une tendance plus caustiquement pré-surréaliste dans ces exemples-ci ?
20. Question : Qu'est-ce qu'un père ? Réponse : Un homme que l'on a souvent vu.
 51. Les humanitaires ne sont pas mes favoris.
 - XXXIX. Un homme sans passion est un signe négatif.
 - XXXI. Chaque individu s'imagine anthropocentrique.

1. Tous deux sous la cote AML 8342/14.

Un deuxième cahier, sans couverture, porte en fin la mention « Finis le 15/11/47 à Flémalle-Grande » et rassemble plusieurs sentences de la même eau sur 25 pages (il reproduit certaines du premier cahier) :

We would be far less troubled by worries if our love were purely sexual.

La vanité est une raison suffisante pour le mobile de nos actions.

Pourquoi placer un Dieu devant moi ? Pour me faire plus petit ? Ne le suis-je pas suffisamment ?

Tout mauvais père imite le gouvernement le plus détesté des temps modernes. Il est totalitariste !

Peu d'hommes sont dignes d'être athées.

Le fétiche intellectuel ; la Vérité.

Le bonheur est une espèce de souffrance.

Les poètes sont plutôt pensifs que penseurs.

C'est un acte vulgaire pour une personne médiocre d'accomplir le suicide.

Ne fais pas à autrui ce que tu n'aimerais pas qu'on lui fasse si c'était un individu autre que toi que le fit.

L'attraction c'est l'égoïsme de la terre.

Mais aussi, la confidence suivante : « Quoi qu'il advienne, il me restera la nature à aimer » — que l'on rapportera à certaines déclarations relatives à l'extase de l'enfant François devant la nature :

D'un autre côté, j'étais touché par une nostalgie bordée d'extase, une extase qui prenait son jour dans une contemplation diffuse de la nature.

[...]

Dès mes plus tendres années, le spectacle de la nature m'a fasciné au-delà de tout contrôle¹.

On le voit, le poète de l'aphorisme que Jacqmin identifiait en lui-même était déjà en germe chez le jeune poète naissant, qui s'essayait autant à la pensée brève qu'à l'écriture poétique. Et même si sentence n'est pas aphorisme, la prédilection pour la forme courte se manifeste dès ces prémices, annonçant ce qui deviendra une véritable langue poétique idiomatique — un *idiome*, comme l'indique cette autre citation cruciale :

Tout bien pesé, je n'existe pas. J'ai été inventé par des amis dont je suis devenu l'ami. C'est au cours de leurs conversations qu'ils ont

1. *Le Poème exacerbé*, p. 11 et 13.

remarqué qu'ils avaient accumulé une quantité de citations littéraires, de réflexions, de fragments de vers, et que la conjonction de ces phrases et de ces aphorismes avait graduellement formé un idiome¹.

L'aphorisme-phrase dans le poème

L'autre voie par laquelle se réalise le modèle de l'aphorismes-phrase est son utilisation comme matériau des poèmes plus longs. À cet égard — la place de la phrase dans le poème et la construction de celui-ci —, le point de vue exprimé par Jacqmin repose sur deux points : la construction du poème à partir de phrases, et l'autonomie de la phrase au sein même du poème. C'est dans l'extrait déjà cité d'un entretien avec Pascal Goffaux (1985) qu'il énonce le plus synthétiquement ce double point de vue :

J'ai toujours eu un culte : le culte de la simplicité, de la clarté, de la communication directe. En fait, mes poèmes sont des accumulations d'aphorismes, des aphorismes qui sont mis à la suite les uns des autres. On pourrait fort bien prendre une phrase d'un poème et la placer ailleurs, personne n'y verrait d'inconvénient².

Mais si le poème est *fait* de phrases-aphorismes « accumulées », il n'en est pas pour autant (selon Jacqmin) totalement construit :

Autant de raisons qui m'ont empêché de concevoir un texte linéaire, cohésif à propos de la création poétique. Il a fallu que je m'en tienne à des fragments, à des tessons, à quelques aphorismes, qui furent des ruses, des subterfuges, de la roublardise, des contre-vérités, et quelquefois de l'émotion pure³.

L'autonomie (au moins partielle) de la phrase dans le poème était déjà affirmée un an plus tôt que l'entretien cité, dans un autre extrait évoqué plus haut :

Le lien est toujours très flou. On pourrait très bien prendre une phrase d'un poème et la mettre ailleurs. Il y a un lien très ténu mais qui existe réellement, mais ce n'est pas ça que je cherche. Question purement technique, j'essaie toujours que le poème se tienne. Si le poème tient dans une ligne, si elle suffit vraiment, si je juge qu'on ne peut rien y ajouter, il restera comme ça. Je suis quelqu'un d'obsédé par l'aphorisme, j'ai toujours pratiqué ça. À *Phantomas*, on a toujours pratiqué ça, le contrepet, le double sens et j'en ai été marqué. D'autant plus, qu'en réalité, quand je vais au fond des choses, je n'ai jamais vu de lien absolu

-
1. *Le Poème exacerbé*, p. 31.
 2. Dans Pascal Goffaux et François Jacqmin, *Parole gelée*, Gerpennes, Éditions Tandem, coll. Alentours, 2006 (entretien de 1985).
 3. Préambule manuscrit à la 4^e conférence de la Chaire de poétique de Louvain-la-Neuve, novembre 1991 (ML 8202/22), non repris dans *Le Poème exacerbé*.

entre deux phrases et même entre deux mots, c'est pour cela que ça ne me tracasse pas tellement parce que je suis en ordre avec ma conscience même quand deux phrases ne semblent pas avoir de lien. Mais soyons humains, j'écris quand même aussi pour les autres. J'existe dans un cadre littéraire, c'est comme ça. Alors autant que les phrases aient l'air de s'épouser mais dans le fond de moi-même le lien logique ne m'intéresse pas. Passer d'une phrase à une autre c'est tomber dans un précipice, c'est tomber dans un trou¹.

On peut résumer les informations multiples d'un tel discours :

- la phrase est porteuse de sens en elle-même ;
- si elle peut contenir à elle seule la pensée, la forme est idéale pour le poète, et aboutit à la phrase-aphorisme ou au poème-phrase-aphorisme ;
- la construction d'un poème en plusieurs phrases réclame une structure logique cohérente, mais qui n'est pas indispensable, voire souhaitable, pour le poète ; elle constitue, selon lui, une concession à la communication avec le lecteur ;
- à l'inverse, tout lien logique présente virtuellement les dangers d'un effondrement du sens, métaphorisé par l'image du précipice.

Ce passage livre à lui seul bien des points fondamentaux de l'expérience (d'écriture) jacqminienne. Toutefois, si fondamentales qu'elles soient pour la définition et la compréhension de l'œuvre poétique de Jacqmin, ces assertions sont *a priori* sujettes à caution. Tentons une double expérience :

1. Vérifier l'autonomie de la phrase-aphorisme intégrée dans le poème : le type de poème le plus potentiellement mais exemplairement constitué de phrases autonomes est ce que François Jacqmin a appelé ses « poème en prose », constitutifs de recueils tels que *Les Saisons* ou *Le Domino gris*². Cidessous une glane non exhaustive dans ce second recueil, qui démontre bien que les poèmes en prose sont pour une très grande part faits de phrases-aphorismes, et que celles-ci sont potentiellement autonomes, voire ont été conçues comme telles :

L'écrivain est un homme trop faible pour mourir.

Le désert est la seule hardiesse du monde.

La vérité est la preuve qu'il y a maintes façons de créer l'illusion.

1. Dans l'entretien mené par Antonio Moyano et Gérard Preszow et publié dans *Revue et corrigée*, n° 17, 1984.

2. Cf. Frans De Haes, « Le vers en prose de François Jacqmin », *Le Courrier du Centre international d'études poétiques*, n° 176, novembre-décembre 1987, pp. 15-21 ; Gérald Purnelle, « Formes de François Jacqmin », « François Jacqmin », dossier dirigé par Gérald Purnelle et Laurent Demoulin, *Textyles*, n° 35, 2009, pp. 51-63.

Le voyageur découvre que son parcours est un accroissement de nulle part.

Une nature accomplie ne courtise personne, pas même la muse.

Il faut une intrépidité angélique pour oser expliquer !

La cible est une dégradation de la flèche.

2. Vérifier que toute phrase est déplaçable (on peut « la placer ailleurs ») sans dommage pour le sens (de la phrase ou du poème). Il n'est pas rare que, dans les étapes préparatoires de ces recueils (*Les Saisons*, *Le Domino gris*, *Le Livre de la neige*, etc.), Jacqumin recompose un poème en cours d'élaboration en redistribuant les phrases qui constituent un état temporaire. Soit le texte final d'un des poèmes de la section « Gradus ad Parnasum » du *Domino gris* :

La clarté dans l'expression indique une déchéance secrète, une saturation de flétrissures.

On ne sait si l'excès de pureté repose sur le goût de l'agonie ou s'il résulte d'une volupté de la précaution.

Il n'est pas impossible que le style immaculé appartienne à la famille des grands poisons.

Le style immaculé ~~est~~ la noblesse des grands poisons.

On ne sait si l'excès de pureté repose sur le goût de l'agonie ou s'il résulte d'une volupté de la précaution.

La clarté ~~est~~ l'expression suppose une déchéance secrète, une saturation de flétrissures.

On entend bien pourquoi on associe la fleur aux besoins funéraires.

Voilà

immaculé rappelle la noblesse des g. p.

Handwritten notes: n'appelle que fait songe d'un, de, 1, le style, Voilà, immaculé rappelle la noblesse des g. p.

On voit sur le dactylogramme qui précède¹, appartenant à un des états intermédiaires du recueil, que l'ordre des phrases a été redéfini par numérotation. Le phénomène, touchant une ou plusieurs phrases d'un poème en chantier, n'est pas rare. Il illustre parfaitement la double assertion du poète (« On pourrait fort bien prendre une phrase d'un poème et la placer ailleurs »).

Mais ce procédé, fondé sur l'autonomie de la phrase-aphorisme, n'est pas possible pour tous les poèmes. Certains sont nettement construits selon une structure logique. À nouveau un exemple facilement trouvé ; soit un des poèmes de la section « Le domino gris » :

La nuit est la source où je puise mes
plus belles heures.
Elle m'inspire des pensées bénignes,
d'une facilité désarmante, dont je tire
des règles qui ne s'appliquent à rien.
Elle me permet d'improviser une œuvre
dont la beauté repousse toute forme.
J'y retrouve les mornes élévations
du hasard.

Les anaphoriques (*elle, elle, y*) lient chaque phrase à la précédente, et l'ordre logique des phrases paraît impossible à modifier : des *belles heures* procèdent les *pensées bénignes*, qui engendrent *l'œuvre*, pour aboutir au mot final et conclusif du *hasard*.

Si donc l'interchangeabilité des phrases, avancée par le poète, paraît bien inhérente à sa méthode d'écriture, elle n'a rien d'absolu.

Centralité de l'aphorisme

Néanmoins, la phrase paraît bien constituer l'objet fondamental de l'écriture jacquinienne. Toujours tendue vers une portée aphoristique réalisée ou potentielle, elle se situe à la croisée des diverses formes rhétoriques et argumentatives du poète. Tout à la fois dans sa défiance à l'égard de la pensée et dans sa recherche de la juste expression, Jacquin paraît réduire ces deux axes contradictoires de sa pratique aux dimensions de la phrase : la phrase doit s'identifier à la pensée, la pensée doit se réduire à la phrase. Idéal tangentiel de sa poésie, ce trait fondamental de celle-ci explique, d'une part, sa forte tendance à l'aphorisme et, corollairement, sa double voie formelle :

1. Page numérotée 73 du document ML 8066/5.

- d'une part, les poèmes de plusieurs phrases (*Camera oscura*, *Les Saisons*, *Le Domino gris*, mais aussi *Le Livre de la neige*, *Éléments de géométrie*, *Le Manuel des agonisants...*), où toute phrase est un aphorisme potentiel (ou du moins nombre d'entre elles) ;
- d'autre part, les poèmes courts d'une phrase, parfois deux, constitutifs d'autre recueils (*Particules*, *Élémentaires*), et dont la disposition en vers ne suffit pas à masquer la dimension aphoristique :

Il faut,
littéralement,
n'avoir pas été,
pour être. (*Particules*)

L'espace et le temps
se reflètent
sans limites.

Ils regorgent
du même plaisir. (*Particules*)

C'est à cette forme plus courte qu'appartiennent les poèmes de deux phrases (plus rarement une) explicitement intitulés *Dix aphorismes crépusculaires* (1987) par le poète :

On peut fort bien éprouver la
sensation de l'obscur lorsque
l'aube paraît. Il suffit pour
cela de formuler clairement le
sens de l'aube.

Conclusion

On a vu que, pour François Jacqmin, les dalles de pierre de Florence Fréson sont des aphorismes parce qu'elles sont « facile[s] à transporter ». Telle, pour lui, la pensée circonscrite aux limites d'une phrase : l'aphorisme aurait ainsi pour vertu de donner à la pensée les bornes les plus étroites ; c'est d'ailleurs le sens de son étymologie : ἀφορισμός, « délimitation, séparation ; définition ; sentence ».

Dans son premier entretien avec Pascal Goffaux, déjà cité, le poète poursuit :

L'aphorisme me plaît beaucoup parce que c'est quelque chose qui se comprend vite, qui doit être clair. J'estime qu'il faut voyager léger même dans l'esprit.

Clarté, immédiateté, précision de la pensée : ces idéaux toujours visés, mais toujours conçus comme hors d'atteinte, c'est à la phrase-aphorisme que Jacqmin en confiait le possible :

L'aphorisme me plaît assez parce que c'est la formule, si je puis dire, la plus légère, la plus transportable. C'est aussi la formule où l'erreur apparaît le plus clairement. J'essaie de donner un sens, une signification dans la formule parce que si je me livre au lyrisme, personne ne pourra jamais me dire que je me trompe. Parce que le lyrisme est au-dessus de l'erreur. Exactement comme une chanson... on ne se trompe jamais en chantant. La modulation de la voix, la beauté du son, de la musique font en sorte que l'on n'aura jamais l'idée de vous contredire. Tandis que dans un aphorisme l'erreur apparaît très vite. Si vous écrivez simplement, ce qui est mauvais vous saute aux yeux. C'est très torturant d'écrire clairement. Le danger qu'il y a à écrire clairement est évident parce qu'on voit de suite sa propre médiocrité. Une phrase simple vous déclare idiot au premier coup d'œil, à condition que l'on exerce un certain sens critique. On peut écrire tout un livre sans se rendre compte que l'on a été complètement fou, complètement taré. Il y a quantité de livres comme cela. Ils sont tellement embrouillés, ornés de fausses propositions et remplis d'une sorte de musique de mots qu'il est impossible de s'y retrouver. Ce sont des livres comme des livres tombeaux... Je crois que la littérature en est remplie. Il y a très peu de livres en réalité. On pourrait même se demander s'il existe une telle chose qu'un livre¹...

L'aphorisme est léger, transportable ; il n'a pas la lourdeur du poème démonstratif.

Condition quasi unique de la plus élémentaire possibilité d'une expression, l'aphorisme en acquiert ainsi une sorte de dimension *naturelle* : car s'il est dit (nous l'avons vu) que « [le] silence [de l'arbre] l'emporte déjà sur / la lutte de l'homme pour le mot juste » (*Les Saisons*), grâce à l'aphorisme, la pensée peut néanmoins gagner (ou entretenir l'illusion d'une ?) une possible adéquation de cette condition humaine (penser, parler) avec, précisément, l'expression de la nature. La citation suivante est extraite du dactylogramme du premier jet d'un projet intitulé *Le Candélabre des oiseaux*², qui aboutira au *Concile des oiseaux* (un ensemble de poèmes publiés en 1990 avec Serge Vandercam) :

et la feuille qui tombe cherche son
absolu
comme une pensée s'en va à la rencontre
du verbe

-
1. Entretien de 1990 avec Pascal Goffaux, dans Pascal Goffaux et François Jacqmin, *Parole gelée*, Gerpennes, Éditions Tandem, coll. Alentours, 2006
 2. Document AML 8027/2.

à la rencontre
et le désir de signifier est comme la
manière de tomber
de circuler dans les bois
o que la feuille est profonde et
subtile
une pensée qui tombe ainsi est bien
digne d'entrer dans la vie
comme un axiome, un aphorisme pour
bien des temps
Nous n'avons pas véritablement
de haine
à l'égard de la raison : c'est la même
étoile
que celle que l'arbre partage

Cette ébauche livre une ultime définition de l'aphorisme selon Jacqmin : un aphorisme, c'est une feuille qui tombe, qui tombe bien, qui tombe juste, et qui, légère, digne d'entrer dans la vie du langage, peut rencontrer un désir de signifier.

C'est ici le lieu de revenir sur la distinction que nous avons opérée dans le champ couvert par l'aphorisme. À quelle catégorie appartient celui de Jacqmin — autonome ou matériau du poème ? Vise-t-il la généralité, ou la singularité ?

François Jacqmin n'est pas un poète du *je*¹, et sa pensée réclame une universalité qui demeure la condition indispensable au simple fait de l'exprimer, et sa concession, tout à la fois, à l'inévitable présence du sujet dans le poème et à celle du lecteur en aval de celui-ci.

J'évite le style. La couleur me fait fuir, toute fioriture me met hors de moi. La limpidité affectée aussi. La brièveté et la concision sont avant tout une affaire de courtoisie, mais aussi un moyen de déceler promptement la fausseté d'un propos. Une phrase me paraît digne d'être préservée lorsqu'elle retrouve son anonymat originel, lorsqu'elle devient aussi lisse que le galet que l'on trouve sur la plage, et dont on dit « voilà un beau galet ». C'est à ce genre d'affirmation neutre que j'aspire. Une phrase doit redevenir un fait².

La phrase-aphorisme, matériau constitutif de son écriture, était bien pour lui l'instrument apte à atteindre cet anonymat, cette neutralité. Sans doute était-ce à ce prix qu'il pouvait s'autoriser à écrire quelque chose qui ressemblât à un poème.

1. Cf. Gérard Purnelle, « Postface », dans François Jacqmin, *Le Livre de la neige*, Coll. Espace Nord, 2016, p. 137-138.

2. *Le Poème exacerbé*, p. 10.